

Le livre
du jourDialogues avec les
penseurs du siècle

Que peuvent bien avoir en commun des hommes tels que le poète syrien Adonis, l'écrivain mexicain Carlos Fuentes, le spécialiste du néoconfucianisme Tu wei-Ming et le physicien américain Edward Teller connu pour ses travaux sur la bombe à hydrogène ? Rien, si ce n'est qu'ils ont traversé le XX^e siècle, l'ont marqué par leur travail, leur réflexion et ont provoqué attirances ou répulsions.

A cette liste, nous pouvons ajouter le cardinal Paul Poupard, Régis Debray ou Wole Soyinka et, toujours, retrouvons cette idée chère à Constantin von Barloewen, anthropologue né à Buenos Aires, enseignant aujourd'hui en l'Allemagne et aux Etats-Unis : converser avec des « protagonistes du siècle passé » en s'imposant un regard tourné vers le XXI^e siècle. C'est à lui que nous devons ce livre et ces vingt-sept rencontres. Peu de femmes dans cet ensemble babélien, la romancière Nadine Gordimer et l'universitaire Julia Kristeva. C'est étrange par les temps qui courent, mais M. von Barloewen est discret sur ses choix.

De même, on ne saura pas où et quand ces conversations ont eu lieu. Certaines sont très clairement anciennes : les scientifiques Erwin Chargaff et Stephen Jay Gould sont morts en 2002, Yehudi Menuhin en 1999, et les propos de l'ancien secrétaire général de l'Unesco, Federico Mayor, laissent supposer qu'ils sont antérieurs à 2002. Une précision est aussi nécessaire : plus de la moitié de ces textes ont déjà été publiés dans le quotidien allemand *Frankfurter Rundschau*.

Le livre des savoirs, conversations
avec les grands esprits
de notre temps

Constantin von Barloewen,
Editions Grasset, 515 pages, 21,50 €

Des conversations. Constantin von Barloewen tient à ce mode d'échange réciproque qui implique esprit d'ouverture, égalité des partenaires et mouvement vivant des idées. Rien à voir, selon lui, avec la solitude de l'écriture ou, pis à ses yeux, avec l'interview journalistique. Sa référence est Platon, et cette « dialectique du don et de l'acceptation dialoguée ne débouchant pas sur une conclusion définitive ». Son projet est magnifique, « s'édifier mutuellement », ne pas réduire ces dialogues à un simple exercice intellectuel, refuser le vouloir paraître et tenter de transcrire le dialogue oral en écriture sans éteindre les voix. Il est aussi ambitieux : s'opposer à « l'esprit des experts » et lutter dans l'échange contre « l'emprise technocratique ». Rencontre humaine, réflexion collective, « harmonie cosmique », « déploiement créatif », telle est sa façon de présenter son travail. En réalité, l'ouvrage lui-même est plus ordinaire : des questions, courtes, et des réponses.

Il n'empêche, la qualité des personnes qui s'expriment donne de la chair à ce livre et offre au lecteur matière à interrogations et à quelques découvertes, l'attirance de l'architecte américain et Pritzker Price en 1979, Philip Johnson, pour le national-socialisme par exemple.

Il faut donc prendre ces pages pour ce qu'elles sont, une succession de regards sur notre époque. On connaît déjà la prose douloureuse d'Elie Wiesel et la froide vision de Samuel Huntington. Le prêtre et hindouiste Raimon Panikkar est moins connu et son refus de réduire l'homme à « une trajectoire au bout du compte accidentelle » nous renvoie aux certitudes de Claude Lévi-Strauss pour qui « la vie n'a aucun sens [...], rien n'a aucun sens ». Ainsi une sorte d'échange s'installe de page en page, autour de la raison, de la foi et de la vérité. Et si pour Oscar Niemeyer, profondément poète lorsqu'il évoque le béton, Fidel Castro demeure un « exemple éclairant », la diversité des personnalités qui s'expriment permet des réflexions plus nuancées : celles par exemple de l'historien polonais de la philosophie Leszek Kolakowski, chez qui les vieilles utopies d'une humanité unifiée et harmonieuse de Fourier, Saint-Simon ou Marx, laissent percer entre les lignes un léger sourire teinté d'ironie.

Tout cela donne un livre foisonnant mais inégal. ■

YVES MARC AJCHENBAUM

Mondialisation et inégalités

La globalisation de l'économie mondiale est encore corrigée par des politiques de redistribution

La question de l'effet inégalitaire de la mondialisation est à ce point dans les esprits que le Fonds monétaire international, pourtant peu suspecté d'intérêt particulier pour les questions d'inégalités dans le passé, l'a fait figurer au sommaire de son dernier rapport sur l'économie mondiale.

En fait, peu de conclusions nettes se dégagent de l'analyse. Cette ambiguïté mérite cependant d'être soulignée, dans la mesure où, dans le débat sur la mondialisation, la hausse des inégalités est souvent citée comme l'une des conséquences les plus graves de ce phénomène. Qu'en est-il exactement ?

S'il est vrai que les inégalités ont eu tendance à augmenter dans un assez grand nombre de pays – développés et en développement – au cours de ces dernières décennies, il reste encore assez difficile de dire si cette évolution est due à la mondialisation ou à d'autres phénomènes, et si elle ne peut pas être contrecarrée par les politiques adéquates.

En assimilant mondialisation et ouverture commerciale, il est tentant de prêter à l'irruption des pays du Sud dans le commerce mondial une détérioration de la position salariale des moins qualifiés, et donc une hausse des disparités salariales dans les pays développés, alors que le phénomène inverse devrait s'observer dans les économies en développement. De la même façon, les mouvements de capitaux, qui ont fortement augmenté en direction

François
Bourguignon

Directeur d'étude à l'EHESS,
directeur de l'École d'économie de Paris

des pays en développement (notamment à travers le phénomène des délocalisations) au cours des vingt dernières années, auraient dû se faire au détriment de la main-d'œuvre peu ou moyennement qualifiée dans les pays développés et au profit de cette même catégorie de main-d'œuvre dans les pays d'accueil.

Ces hypothèses sont-elles confirmées ? Le fait troublant est ici que l'augmentation observée des inégalités salariales dans les pays développés au cours des vingt dernières années ne provient pas d'un décrochement des salaires modestes par rapport au salaire médian, comme le laisserait attendre l'argument précédent, mais bien de l'envolée des hauts salaires et même des plus hauts parmi les hauts salaires. Une telle évolution n'est pas conforme aux effets attendus de la mondialisation dans ces pays. Par ailleurs, on observe une augmentation plutôt qu'une baisse des inégalités dans les pays en développement, augmentation également tirée par le haut de la distribution, évolution qui n'est pas conforme, elle non plus, à l'argument précédent.

Attribuer la hausse récente des inégalités constatée dans une majorité de pays à

l'expansion des mouvements de biens et de capitaux n'est donc pas sans équivoque. Mais cette évolution ne peut-elle pas être liée à d'autres aspects de la mondialisation ?

La cause la plus fréquemment citée pour expliquer la hausse récente des inégalités salariales est celle du progrès technique et la demande accrue qu'il engendre pour la main-d'œuvre qualifiée. Or, l'on observe aujourd'hui une rareté mondiale croissante de cette main-d'œuvre. L'exemple des informaticiens indiens de Bangalore rémunérés au même niveau que leurs collègues et compatriotes installés à Silicon Valley est à cet égard révélateur.

Que cette rareté de la main-d'œuvre qualifiée (en fait « très qualifiée ») entraîne une hausse des disparités salariales dans les pays les plus touchés par ce phénomène, du fait d'une réponse trop lente de l'offre à travers l'appareil éducatif et les systèmes de formation, semble très plausible.

Une autre explication de l'étrétement de la pyramide salariale réside dans une certaine modification des normes sociales en matière de rémunérations. A un modèle où les salariés constituaient un front homogène face aux employeurs ou à leur actionnariat a succédé un modèle où l'individualisme domine et où l'hétérogénéité et la disparité salariale sont ouvertement admises. La perte d'influence des organisations syndicales, observée un peu partout dans le monde, est en même temps un signe et une des causes possibles de cette évolution. Ces forces qui tendent à la montée

des inégalités sont en partie autonomes, mais elles découlent aussi du processus de la mondialisation. Le progrès technique tend à s'accélérer et à se diffuser plus largement dans un monde où les échanges économiques et la concurrence sont en forte progression.

Cette tendance est renforcée par la mobilité internationale croissante de la main-d'œuvre qualifiée (ou très qualifiée), elle-même partie intégrante et conséquence de la mondialisation, qui tend à uniformiser les rémunérations, les technologies et les modèles sociaux de l'entreprise et du salariat.

Doit-on conclure alors que, par ces derniers canaux, la mondialisation rend pratiquement inéluctable la montée des inégalités au sein des nations ? Ce serait probablement ignorer le rôle des politiques de redistribution dans le moyen et le long terme. Dans des pays comme le Brésil ou le Mexique, l'inégalité des revenus disponibles a récemment baissé, malgré la hausse observée des disparités salariales, du fait de la

Dans des pays comme le Brésil ou le Mexique, l'inégalité des revenus disponibles a récemment baissé, malgré la hausse observée des disparités salariales, grâce à des politiques redistributives ambitieuses

mise en place de politiques redistributives ambitieuses. Au Canada, en France ou en Allemagne, l'inégalité des revenus avait peu changé au tournant du millénaire, malgré des disparités salariales plus importantes.

La raison doit en être trouvée, là aussi, dans le système redistributif qui a permis d'amortir considérablement l'effet des inégalités salariales sur les inégalités de revenu disponible. Sera-t-il possible de maintenir le cap si les inégalités salariales se creusent encore ? La question est ouverte.

Il faut cependant être conscient que certains moyens existent pour limiter, et peut-être renverser ce creusement. S'il est exact qu'il est dû, au moins en partie, à la rareté de la main-d'œuvre (très) qualifiée, alors il faut encourager l'appareil éducatif à répondre efficacement à la demande.

Faute de l'une de ces solutions, le risque existe que les gains que le monde entier peut tirer de l'expansion de l'économie globale se voient annihilés du fait de tensions sociales nées d'une hausse des inégalités dont elle n'est probablement que partiellement responsable. ■

Victime par Napo

Laurent Fabius : « Je n'aurais pas reçu
avec le tapis rouge M. Kadhafi. C'est déplacé »

« Le Franc-Parler »
France Inter • i-TÉLÉ • « Le Monde »
Laurent Fabius

La venue du colonel Kadhafi suscite la polémique jusqu'au sein du gouvernement. Faut-il refuser d'avoir des relations avec un dictateur ?

Si j'avais été président de la République, je n'aurais pas reçu avec le tapis rouge M. Kadhafi. C'est déplacé. Faut-il avoir des relations d'Etat à Etat, y compris avec des régimes dictatoriaux ? La réponse est oui. On ne peut pas faire du commerce uniquement avec des démocraties exemplaires, sinon la balance commerciale serait encore pire que ce qu'elle est. Il y a des échanges commerciaux à avoir avec tous les pays. Mais de là à dérouler le tapis rouge, à recevoir pen-

dant six jours ce monsieur qui était considéré, il y a quelque mois encore, comme un dictateur sanguinaire... J'apprends qu'on va le recevoir à l'Assemblée nationale, qui est, dans le monde, le symbole des droits de l'homme. Je ne suis pas d'accord. Je fais la distinction entre les rapports d'Etat à Etat et cette espèce de super régime donné à Kadhafi qui est absolument inadmissible.

Tony Blair était allé en Libye, Romano Prodi a reçu Kadhafi, les Anglo-Saxons ont des relations diplomatiques suivies avec lui...

Oui, bien sûr. Mais c'est une question de modalités. J'ai l'impression que la France, à travers M. Sarkozy, prend la tête des adorateurs de Kadhafi. Ne faut-il pas tout faire pour ramener la Libye dans le concert des nations ?

Il faut ramener la Libye et d'autres pays dans le concert des nations. Mais

cela ne veut pas dire qu'il faut se transformer, pour reprendre l'expression de Rama Yade, « en une carpe ». Tout n'est pas justifié. (...) Regardez ce drame des infirmières. On dit que M. Kadhafi est extraordinaire puisqu'il a fait libérer les infirmières. Oui, mais il les avait fait emprisonner pendant des années. Alors on va oublier l'emprisonnement, les tortures, les viols pendant des années, parce que, sous la pression, il les a libérées ? Il y a là un confusionnisme total.

Y a-t-il un changement de la politique internationale de la France ?

Quand on regarde les dernières positions prises par M. Sarkozy à propos de l'Iran, l'Afghanistan, de l'OTAN, est-ce que la première rupture n'est pas diplomatique ? (...) J'ai été frappé par le voyage de M. Sarkozy aux Etats-Unis, qui était un succès. Ce voyage a marqué les Américains. Le fait qu'un président de la

République soit bien reçu par les Américains, c'est très positif. En même temps, faire un discours devant le Congrès des Etats-Unis, pendant une heure, et ne pas prononcer le mot Irak, pose quand même un problème. (...)

Ségolène Royal vous reproche dans son livre un manque d'engagement à ses côtés dans la campagne présidentielle. Vous sentez-vous coupable ?

Non. Je n'ai pas lu le livre. Elle évoque une alliance possible avec François Bayrou. Seriez-vous favorable à une alliance avec le MoDem ?

Il faut dire ce que l'on fait et faire ce que l'on dit. Si on avait dit aux militants socialistes que le premier ministre ne serait pas socialiste mais centriste, il y aurait eu quelques hoquets. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR RAPHAËLE BACQUÉ, THOMAS HUGUES ET STÉPHANE PAOLI

La gauche

Depuis la rentrée, Olivier Besancenot occupe le terrain militant et profite de l'espace abandonné par le Parti socialiste. Résultat, l'ex-candidat de l'extrême gauche talonne Ségolène Royal et Bertrand Delanoë dans les enquêtes d'opinion

SYLVIA ZAPPI

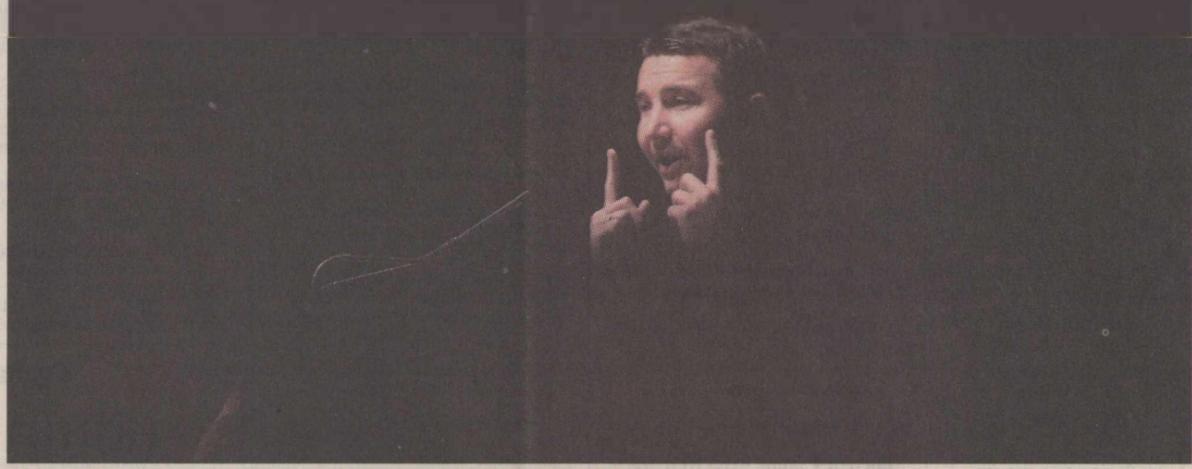
Il semble être partout. Olivier Besancenot occupe la scène politique comme jamais il n'a osé le rêver. Il est loin le temps où Alain Krivine présentait son jeune poulain, futur candidat à la présidentielle, aux journalistes en demandant : « *Il est sympa non ?* » Six ans plus tard, sa bouille de Tintin joufflu est désormais omniprésente à gauche, sur les écrans de télévision de Canal+ ou d'i-Télé, sur les ondes de radio, dans les colonnes du *Parisien*... Il trône même en double page dans *Paris Match*, assis sur un tabouret dans un bistrot du 18^e, sous une photo de Che Guevara. Ultime consécration, une équipe de « Groland », émission parodique très appréciée chez les jeunes, s'est déplacée à son dernier meeting parisien le 22 novembre à la Mutualité.

Les enquêtes de popularité, qui le donnent sur les talons de Ségolène Royal et de Bertrand Delanoë, ne sont pas étrangères à cette soudaine présence médiatique. Ce fut d'abord BVA, qui attribua au jeune postier 40 % d'opinions favorables, juste derrière le maire de Paris, puis Ipsos, et enfin la Sofres. Olivier Besancenot, 33 ans, disputerait aux grandes figures socialistes la prééminence à gauche. Semblant donner ainsi raison à la Ligue communiste révolutionnaire (LCR), qui prétend être devenue « *la seule petite tour à gauche dans la débâcle* ».

A ses meetings, ses mentors, Alain Krivine et François Sabado, qui lui faisaient répéter ses textes jusqu'il y a peu, sont désormais assis au deuxième rang, en observateurs ravis de leur réussite. « *Il est très bon* », ne cessent-ils de répéter quand le jeune leader fait vibrer son public en assénant qu'il veut être « *cette gauche qui ne lâche rien* », résolument opposée à un PS qui n'est « *nulle part* » et qui devrait « *réapprendre à porter des pancartes en manif* ». Ils se réjouissent même, eux qui n'ont connu la « *Ligue* » que marginale.

Ces aînés avaient parié sur « *la rupture générationnelle* » nécessaire après trente ans de candidature Krivine, pour tenter de concurrencer la popularité d'« Arlette » (Laguiller). Les résultats obtenus en 2002 - 4,27 % des voix -, et surtout les 4,08 % du scrutin présidentiel en mai 2007 (deux fois plus que M^{me} Laguiller et M^{me} Buffet, la candidate communiste), ont dépassé tous leurs pronostics, en installant définitivement Besancenot en tête de la gauche radicale.

Depuis un mois, c'est une étape supplémentaire qu'il semble avoir franchie : s'installer en concurrent direct d'un PS devenu trop raisonnable et ne sachant plus se démarquer de la droite. « *Le PS n'incarne pas l'alternative et laisse un espace vide qu'occupe Besancenot* », constate Vincent Tiberj, chercheur au Cevipof, le Centre de recherches politiques de Sciences Po. L'après-présidentielle a amplifié ce phénomène. Un sondage de l'IFOP pour *Le Journal du dimanche*, publié le 2 novembre, montre que 7 % des personnes interrogées voteraient aujourd'hui Besancenot. La poussée est particulièrement nette chez les ouvriers (12 %) et les employés (11 %). « *Le PS apparaît sans ligne ni leader face à Sarkozy. A gauche, il*



c'est

moi

reste le facteur comme seule opposition », analyse Jérôme Fourquet, directeur de l'IFOP.

Besancenot occupe le terrain militant en tentant, depuis la rentrée de septembre, de « coller » au plus près à l'agenda des luttes ouvrières. Il est partout, des mal-logés de la rue de la Banque à une manifestation de soutien aux « usagers de La Poste » à Colombes ou une conférence de presse contre le réacteur nucléaire EPR. Quand il intervient sur un plateau de télévision, il cite toujours un exemple de « *salariés en lutte* » rencontrés juste avant. Playtex, Yoplait, Nestlé, Citroën ou Well... Il relaie les colères ouvrières, les revendications de « *gens à bout* ».

La grève se déclenche à la SNCF ? Il est le premier à soutenir publiquement

les cheminots, déboule, la veille du mouvement, au dépôt de Sotteville-lès-Rouen pour demander « *aux gars de tenir* ». Les « roulants » l'accueillent comme un des leurs. Au bord des cortèges, lors des grandes manifestations parisiennes, il est acclamé : « *Tiens bon, Olivier ! Y a plus que toi.* » Dans les locaux syndicaux, ses interviews sont désormais affichées : « *Il était déjà populaire, mais là il fait un carton* », raconte son ami du 18^e arrondissement, Basile Pot, aiguilleur à la gare de l'Est. « *Il y a une telle confusion dans l'expression politique du PS que les gens se reconnaissent dans son langage clair* », confirme Annick Coupé, porte-parole de Solidaires, l'union syndicale regroupant les SUD. « *Il a eu l'intelligence de sentir qu'il y avait un espace politique inoccupé* », recon-

« C'est l'image de Besancenot qui draine des voix, pas la LCR ni son projet »

Vincent Tiberj
chercheur au Cevipof

naît le député communiste Patrick Braouezec.

Le jeune leader de la LCR a su aussi, depuis 2001, montrer sa différence. Un look décontracté - éternel jean foncé et tee-shirt noir -, un langage simple et percutant avec des slogans travaillés, une posture de « *salarié comme les autres* » revendiquée contre les costumes-cravate des notables. Il affiche aussi bien son admiration pour Che Guevara que son amitié avec les rappeurs Joey Starr et Monsieur R. « *Sur la scène politique, on a l'impression qu'il vient d'une autre planète* », s'amuse Léon Crémieux, membre du bureau politique de la LCR.

Le style détonne à gauche mais plaît aux jeunes générations. « *En intégrant de nouvelles thématiques comme l'écologie et l'altermondialisme, il a su structurer un électorat parmi les primo-votants* », souligne le chercheur Vincent Tiberj. Dans la génération née entre 1977 et 1982, le vote Besancenot atteint 12 %.

Olivier Besancenot en meeting à la Mutualité, à Paris, le 22 novembre.

MICHAËL ZUMSTEIN/CEIL PUBLIC POUR « LE MONDE »

Lui continue de travailler son ancrage « prolo » et jeune. Son image populaire fait l'objet de toutes les attentions de son équipe. Pour les interviews, il choisit *Le Parisien* et les gratuits comme *Métronews*, *20 Minutes*. Et il préfère répondre à RMC Info, « *une radio populaire* », plutôt qu'aux grands médias généralistes. « *Pour beaucoup de travailleurs, ce sont les seules sources d'info. C'est devenu notre moyen de "com" politique* », justifie Léon Crémieux. Sans oublier les radios de banlieue, « *pour toucher les jeunes des cités* ».

Lundi 3 décembre, Olivier Besancenot s'est décommandé du débat sur l'état de la gauche organisé par *Le Monde* au Théâtre du Rond-Point avec Ségolène Royal. La discussion policée ne cadrerait visiblement pas avec le profil de « *super-délégué des luttes* » de l'ancien candidat. Il a préféré se rendre dans l'est de la France pour soutenir des salariés de Kleber « *menacés d'être jetés en 2008* » et des ouvrières de Bergère de France « *méprisées par leur tôle* ».

Le vocabulaire est sciemment étudié, façon poulbot. Et très « pédago », pour rendre la politique accessible. A la différence de ses aînés, le jeune postier travaille ses interventions publiques. Fini le temps où Krivine griffonnait trois idées sur un ticket de métro avant ses meetings. Son cadet fait des fiches, demande des notes aux économistes de son organisation. « *Quand il parle, c'est pas du théorique ni du bla-bla. Il reste très concret, et les gars comprennent tout de suite* », assure Jérôme Ferard, cheminot de 29 ans à Melun et tout jeune adhérent. « *Il sait raconter des histoires, des tranches de vie qui montrent à son auditoire qu'il est des leurs* », insiste son ami Basile Pot.

Il a beau être le compagnon d'une éditrice de Flammarion et passer ses vacances aux Antilles, comme le dénoncent les blogs de l'UMP, il répète qu'il ne gagne « *toujours que* » 1100 euros nets par mois, ne possède qu'une Clio et la « *moitié* » d'un deux-pièces, dans le 18^e arrondissement de Paris, acheté à crédit. « *Je me sens dix fois plus proche de mes collègues que n'importe quel autre homme politique* », martèle le postier. Lors de son dernier meeting parisien, ses « potes » des centres de tri de Gennevilliers et de Neuilly-sur-Seine étaient venus en bande, un badge SUD épinglé sur leurs blousons bleu marine. « *Il est le seul à proposer une vraie opposition à Sarkozy* », assure Anthony Mornas, électrotechnicien, nouvelle recrue de l'étang de Berre.

La recette marche au point que les rangs de la LCR grossissent. Si l'organisation n'affiche toujours que quelque 3 000 militants, ses réunions connaissent une affluence grandissante. Sous l'influence du postier, la sociologie militante s'est modifiée : « *Depuis 2002, la LCR a vu arriver des militants jeunes et de catégories plus populaires, sensibles au discours sur les conditions de vie dégradées* », souligne Florence Joshua, une chercheuse du Cevipof qui a travaillé sur les fichiers de la LCR.

Le local de la « Ligue » reçoit régulièrement un coup de fil d'un délégué syndical demandant si Olivier Besancenot peut venir dans son entreprise pour médiatiser un conflit. Et les militants avouent que, sur les marchés, ils sont désormais plus écoutés. « *Dites-lui qu'il a été bon à la télé* », s'entendent-ils dire. Mais le nouveau leader ne veut pas s'emballer. « *Arrêtez de dire qu'entre moi et Sarkozy y a plus personne, c'est faux* », dit-il, conscient du piège tendu. Il sait que les municipales ne sont guère favorables à son organisation et qu'à cette occasion, le PCF comme les Verts pourront encore faire la preuve de leur ancrage.

Le lancement d'un nouveau parti anticapitaliste, en lieu et place de la LCR, est toujours programmé pour 2008. « *On sent que ça mord, mais c'est pas la déferlante* », avoue M. Besancenot. Le congrès de la LCR n'est plus que dans un mois : il ne voudrait pas que les attentes soient déçues - un « petit » congrès ne serait pas à la hauteur de celles suscitées par sa popularité. « *Son succès est un artefact total : c'est l'image de Besancenot qui draine des voix, pas la LCR ni son projet* », prévient M. Tiberj. « *Ce qui compte, c'est pas les sondages, mais le résultat électoral* », répond l'intéressé. Le rendez-vous est déjà pris pour 2012. ■